

Mais les Canadiens des Etats-Unis sont

TAXÉS POUR LE SOUTIEN DES ÉCOLES ATHÉES,

et il ne leur reste pas toujours le moyen ensuite de soutenir une école catholique et française.

La preuve conclusive de la rapidité avec laquelle se fait l'assimilation de nos compatriotes aux Etats-Unis se trouve au recensement des Etats-Unis. Les chiffres pour 1890 ne sont pas encore publiés, mais on peut voir par celui de 1880, que dans l'état du Massachusetts on ne comptait que 35,266 enfants nés aux Etats-Unis de parents canadiens, tandis qu'on en comptait plus de 70,000 qui étaient nés d'un père canadien marié à une étrangère, ou d'une mère canadienne mariée à un étranger. Et il en était de même dans toute la Nouvelle-Angleterre. Dans l'Ouest

LES MARIAGES MIXTES

sont encore plus nombreux. Dans le Wisconsin, par exemple, tandis qu'on ne comptait que 12,865 enfants nés aux Etats-Unis d'un père canadien et d'une mère canadienne, on en comptait 40,000 nés d'un parent canadien et d'un parent étranger.

Les enfants de ces mariages mixtes sont toujours perdus pour notre nationalité et bien souvent aussi pour la religion.

C'EST LA SUPRÊME DOULEUR DE L'ÉMIGRÉ

de voir ses enfants ou ses petits-enfants renier son sang et sa langue, se moquer de ses traditions et de sa religion.

Je n'oublierai jamais la simple histoire que me contait, il y a quelques années, un vieux Canadien établi dans un des villages de l'intérieur du Michigan. On a pu voir par les chiffres et les faits qui précèdent combien elle peut s'appliquer à la masse des émigrés.

"J'ai été," me disait ce vieillard, "un des premiers à partir de Varennes pour les Etats-Unis. C'était en 1845. J'avais alors 26 ans; mon père venait de mourir, me laissant une bonne terre; mais il s'était endetté pour rebâtir en neuf. Avec un peu d'économie j'aurais pu payer cette dette sans me déranger; mais j'avais envie de voyager, de voir cette grande république dont j'avais entendu faire tant d'éloges par les orateurs politiques de 1837. Le long du lac Champlain, il y avait déjà plusieurs Canadiens. Je trouvai de l'ouvrage d'abord à Whitehall, et au bout de quelques mois j'allai m'établir à Cohoes. J'avais de grandes difficultés à me placer parce que je ne savais pas encore l'anglais, de sorte que je ne gagnais guère plus qu'il ne me fallait pour vivre. Les années se passaient. Au bout de quatre ans je retournai à Varennes pour faire un paiement et régler quelques affaires. Je trouvai ma terre mal entretenue par le fermier auquel je l'avais louée, les bâtiments fort endommagés, et je me décidai à vendre. Je revins à Cohoes avec \$1500 et je me lançai dans le commerce. D'abord les affaires n'allaient pas mal, mais la crise de 1857